

FRÈRES TÉMOINS D'ESPÉRANCE

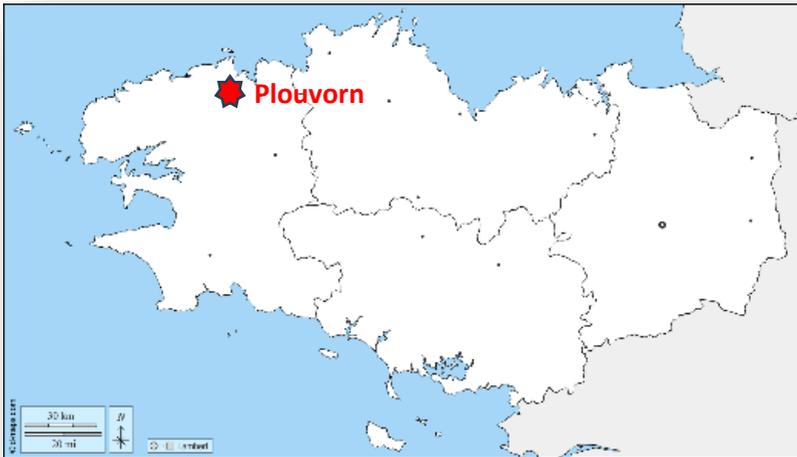
1- FRÈRE ZOËL HAMON (1819-1851)



- Un maître boulangier
- Donner le pain de la Bonne Nouvelle



Carte de France



Carte de la Bretagne

FRERE ZOËL HAMON :

UN PETIT HEROS PARMIS LES BANCS D'UNE ECOLE

Il y a des héros qui ont accompli de grandes aventures, des explorations périlleuses, d'extrêmes sacrifices, comme il y a des grands saints connus par tous... et il y a aussi des héros cachés, peu retentissants : il y en a même parmi les bancs d'une pauvre classe, comme le Frère Zoël que nous allons présenter.

1- UNE ADN DE PATRIOTES, D'ARTISTES ET DE BIENFAITEURS



Portrait d'Yves-Gilles HAMON, père de la famille Hamon (peint par le fils peintre Jean-Louis Hamon)

Son père, Yves-Gilles Hamon, avait été un "chouan", un rebelle contre la Révolution. Né en Bretagne, en 1777, dans le Trégor, la terre de St-Yves, il ne pouvait pas accepter la persécution des révolutionnaires contre les traditions chrétiennes. Avec ses compagnons de "chouannerie" il avait pris les armes pour engager une guérilla contre l'armée de la Révolution. Plusieurs fois il avait été mis en prison, libéré, puis enrôlé dans les armées de Napoléon, encore prisonnier dans les terribles pontons anglais : à la fin de sa "carrière" il en était sorti pauvre et couvert de cicatrices. Heureusement, à cause de ses "mérites militaires", il avait reçu un poste de douanier, pour la surveillance des côtes de la Bretagne. Il arrondissait son salaire par le métier de cordonnier, qu'il avait appris dans les prisons des pontons. Il avait 39 ans : enfin il pouvait commencer une vie "normale". Il va se marier avec Marie-Angélique Quimper, d'une famille solidement chrétienne, mais de santé fragile. La nouvelle famille s'établit à Plouha, dans une chaumière très pauvre. Ils vont naître dans ce lieu de la côte trois enfants : Eugénie Perrine en 1818, Aurélien-Jean (notre héros) le 23 septembre 1819 et Jean-Louis, le futur peintre, le 5 mai 1821. Les en-

fants sont baptisés immédiatement et ils reçoivent une éducation chrétienne, donnée surtout par la maman, qui suivait et aimait beaucoup ses petits. Malheureusement elle avait une santé fragile et n'avait pas pu éprouver envers eux tout son amour maternel. Aux difficultés de santé s'ajoutaient les fatigues des déplacements à cause du métier de douanier du père : d'abord à Plouha, puis dans la région de St-Malo (le quatrième enfant naîtra à St-Suliac), puis à Trébeurden (Côtes-d'Armor). Maman Marie-Angélique est décédée en 1833.



Auto-portrait de Jean-Louis Hamon (1821-1874)

Une aide précieuse à la famille d'Yves-Gilles venait de la famille de son frère Tugdual Hamon. Exilé en Espagne pendant la Révolution, il avait été le régent du Collège de Lannion pour de nombreuses années. Ses fils avaient des positions importantes : des fonctionnaires, un médecin, un prêtre. Ils habitaient dans une vaste maison qui comprenait aussi un atelier de travail du lin. La famille de l'oncle Tugdual sera toujours un point d'appui important pour les pauvres enfants d'Yves-Gilles.



Frère de Aurélien Jean-Marie (Frère Zoël)

2- APPRENDRE EN MARCHANT

Essayons de suivre les enfants Hamon dans leurs déplacements. A Plouha ils sont très petits : ils jouent à côté de la maison, avec la maman ; ils marchent sur les sentiers le long de la côte. A Saint-Malo, commune de St-Suliac, ils sont un peu plus grands. A Pleudihen les Frères de la Mennais, ont ouvert une école gratuite, dirigée par les Frères Frédéric et Hippolyte, très estimés par la population : l'idéal pour fréquenter la classe par les deux frères Hamon, du moins pendant quelques années. Autour de 1830 nous

retrouvons la famille à Trébeurden, dans la côte du Trégor : *“un pays aride et sauvage, parsemé de rochers et de plages, avec des îles et presqu’îles”*. Là ils rencontrent un prêtre très dévoué à la population, l’abbé Pierre-Yves Le Luyer. Il s’était occupé de la reconstruction de l’église, surtout du clocher qui devait être visible par les marins. Il avait secouru les gens en danger dans la mer, il s’était dépensé pour soigner les malades du choléra en 1832 en risquant sa vie. Il s’intéressait aussi aux jeunes : il leur faisait le catéchisme pour la préparation aux Sacrements et il les envoyait à l’école à Lannion. Il avait agi de la même façon avec Jean-Louis Hamon, qui l’avait marqué par ses talents artistiques de peinture. Après un incident causé par la chasse aux nids dans les falaises, il lui avait trouvé une solution pour se transférer à Lannion et fréquenter l’école des Frères.

Et Aurélien ? Les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse sont assez



vagues, comme ceux de sa famille qu’il a suivie : à Plouha (Lanloup) dans sa première enfance, à St-Suliac pour son école primaire, petit frère Jean-Louis dans la

même passion pour un artisanat artistique qu’ils avaient hérité de leur père. Il lui avait acheté une boîte de couleurs à l’eau pour la peinture : lui-même faisait de la “sculpture” en bois... Mais il avait un projet particulier : il voulait faire partie des *“Compagnons du Tour de France”*. Ceux-ci formaient une Association pour apprendre un ou plusieurs métiers. Il fallait parcourir un tour de villes-étapes, liées entre elles, où l’on pouvait se spécialiser en tel ou tel autre métier : boulanger, cordonnier, menuisier, forgeron, maçon, peintre, tonnelier, ébéniste, plombier, maréchal-ferrant... On restait plusieurs mois dans la même ville, puis on passait à une autre : le temps d’apprendre le métier et on recommençait en faisant le Tour dans une autre ville, où l’on rencontrait d’autres Compagnons. *“Pendant que son jeune frère étudiait à Lannion, Aurélien était parti pour son Tour de France, mettant ainsi à exécution un des projets de sa première enfance.”* Ce Tour

peut durer plusieurs années. Il fallait savoir marcher pour parcourir de longues distances, se rendre autonome en travaillant comme apprenti et



Trebeurden

avoir de bonnes dispositions pour le travail bien fait. Mais, maintenant qu'il avait appris son métier, qu'il avait accompli des expériences importantes, qu'il avait mûri son caractère, quelle direction aurait-il donnée à sa vie ? En 1839 il rentre à Trébeurden, peut-être à l'occasion du deuxième mariage de son père. Il a 20 ans : il va décider son avenir.

3- UN APPEL SILENCIEUX ET IRRÉSISTIBLE

Nous trouvons Aurélien à Ploërmel en 1839, au Noviciat, pour se préparer à devenir Frère. Qui est-ce qui l'avait orienté à se rendre en ce lieu, au Noviciat du jeune Institut des Frères de l'Instruction Chrétienne ? Institut qui avait été fondé par un zélé et dynamique prêtre, l'abbé Jean-Marie de la Mennais. Nous savons qu'à Ploërmel était déjà présent, depuis 3 ans, son frère Jean-Louis. Celui-ci, après son année de noviciat, avait fait sa profession religieuse temporaire. Ensuite il était resté à Ploërmel, avec la charge de professeur de dessin et de peinture.

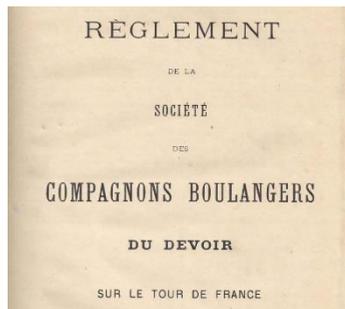


Jean-Marie de la Mennais, Fondateur des Frères de Ploërmel

Aurélien arrivait à Ploërmel vers le mois de juin, mais son frère cadet était déjà en crise de vocation. Il se sentait porté pour une profession d'artiste et, malgré sa sincérité et ses efforts d'obéissance, la vie religieuse l'attirait toujours moins. Même la présence de son frère, qu'il aimait et estimait, n'était pas suffisante à lui faire poursuivre sa vocation de Frère. Toutefois, F. Elpyre (nom de religion de Jean-Louis) a joué un rôle important

dans la vie de son frère Aurélien. Il l'a introduit dans la Congrégation des Frères de la Mennais, il lui a fait découvrir le monde de l'éducation religieuse des enfants, lui a permis d'approfondir sa formation spirituelle, qui allait compléter la préparation professionnelle du Compagnonnage. Aurélien n'a pas eu d'hésitation. Il avait bien médité sur son projet. Sa décision a été toute intérieure, mûri dans le silence et une certaine forme de prière toute personnelle. Nous pouvons essayer de rentrer discrètement dans son cœur.

- Il admirait les personnes qui se donnaient aux autres, aux pauvres, aux malheureux, comme le curé de Trébeurden, ou son propre cousin, le Dr. Joseph Hamon.
- Il voulait mettre à la disposition des autres, des petits en premier lieu, ses capacités professionnelles apprises au Tour.
- Une vie donnée lui apparaissait comme l'aventure de la vie la mieux réussie, par laquelle il aurait réalisé quelque chose de beau pour les autres.



Dr. Joseph Hamon et Abbé Le Luyer, curé de Trébeurden

- Motivations spirituelles : les personnes de foi les plus proches que nous connaissons ont été l'abbé Le Luyer de Trébeurden et son cousin prêtre François Hamon : tous deux, exemples de grande charité et de piété solide.

En tout cas au cours de l'année et quelques mois qu'il va passer au Noviciat, où il reçut le nom de Frère Zoël, il fera de grands progrès dans sa spiritualité concrète et fidèle à la Règle, à la lettre : *“Les qualités requises pour entrer au Noviciat sont : un détachement entier des choses de la terre, l'esprit d'obéissance et d'humilité, des talents et du goût pour l'éducation des enfants.”* (Règle de 1835). *“Au point de vue moral, le noviciat de Ploërmel est*

dirigé dans une bonne voie de soumission, d'abnégation personnelle, de dévouement au devoir, de zèle pour l'instruction de l'enfance, d'éloignement de toute ambition et de toutes affaires temporelles..." C'est le portrait moral d'Aurélien.

Au Noviciat on préparait aussi à l'enseignement de toutes les matières : *"Si la religion est le fond de l'œuvre, elle ne l'absorbe pas. Tous les sujets d'enseignement étaient à l'avance au grand complet : religion, lecture, écriture, arithmétique, grammaire et analyse, dessin académique et linéaire, géographie, géométrie, cours élémentaire de math et de chimie avec applications aux arts et métiers et à l'agriculture et l'hydrographie pour les communes voisines des côtes."* F. Zoël était déjà préparé en grande partie et réussit à obtenir son Brevet de Capacité pour l'instruction primaire le 3 septembre 1840. Ayant reçu son certificat de moralité à Lannion, il pouvait commencer ses premières expériences d'instituteurs.

Le Fondateur prenait soin des premières obédiences des jeunes Frères : il les plaçait à côté de Confrères expérimentés : ils pouvaient beaucoup apprendre par leurs exemples, leur pratique et leurs vertus. F. Zoël fut envoyé pour un an à Dol, dans la section primaire du Collège : instituteur pour les petits et enseignant de dessin au collège. L'année suivante il était à Dinan, où il rentra en contact avec les Frères de la première heure, qui avaient connu les temps héroïques : en particulier les Frères André Labousse (24 ans à Dinan), Paul Guyot (directeur 27 ans à Dinan) et Charles Brottier, décédé à 29 ans.



4- UN OSSUAIRE DEVIENT UNE ÉCOLE MODÈLE

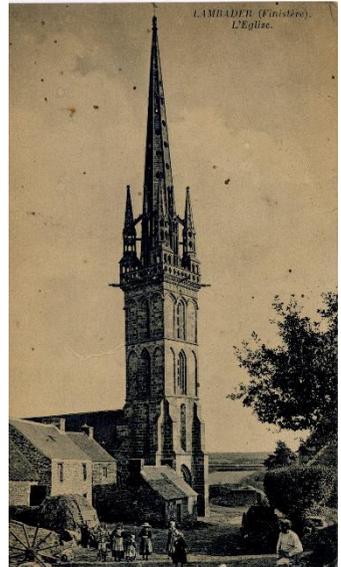
F. Zoël arrive à Plouvorn en 1842. Le Conseil Municipal du 27 février



Plouvorn

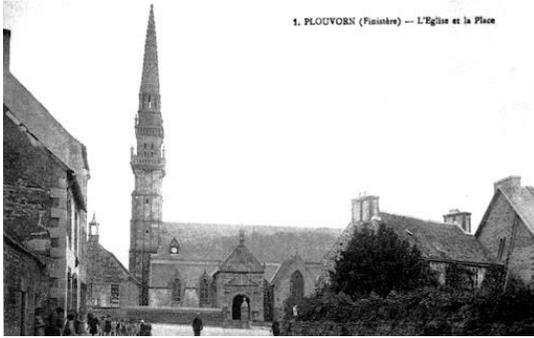
1842 le nomme instituteur communal. Il a 23 ans, il a les papiers en règle, il est très bien préparé, il va mettre ses ressources au service des enfants qui ont besoin de tout. En effet, Plouvorn, commune de 3500 habitants environ, dans le Finistère, région du Léon, est un pays très

pauvre. Quelques chiffres : *“Dans l’arrondissement de Morlaix les nécessaires représentent le 23%, à Plouvorn les mendiants sont plus de 800, 97 garçons de 7 à 12 sont dans un état complet d’indigence”*. Les maisons sont insalubres, pleines de fumée, d’humidité, avec des conditions hygiéniques qui causent maladies et épidémies. *“Le bourg et ses environs n’offrent qu’un vaste cloaque où les eaux et les immondices croupissent, faute d’écoulement... des mares infectes sont un peu partout.”* Si la population était très pauvre, du point de vue religieux elle pouvait se vanter d’une tradition séculaire : la belle église paroissiale de St-Pierre, de nombreuses chapelles, le sanctuaire de Notre-Dame de Lambader, avec son très haut clocher, lieu de pèlerinages très populaires.



Chapelle de ND de Lambader

Regardons de près l’école qui devait accueillir F. Zoël et ses élèves. *“L’école primaire est dans un état de dégradation”*. C’était un édifice situé au coin du cimetière qui entourait l’église paroissiale : il servait comme ossuaire, mais aussi comme magasin pour la fabrique de l’église et comme dépôt des denrées



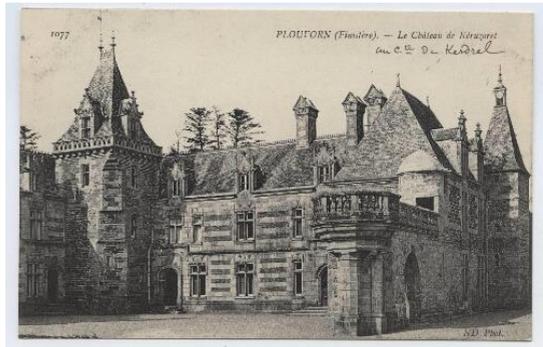
1. PLOUVORN (Finistère) — L'Église et la Place

Église paroissiale, place et école

alimentaires de la paroisse. Il était “bien aéré”. En effet, le vent, le froid, la pluie entraient par le toit, les fenêtres et les portes en très mauvais état. Aucun lambris sous la toiture. Pas de bancs, de tables, de matériel scolaire. Pas de latrines. Pour les réparations indispensables on avait mis un impôt sur les boissons dans les bistrotts. Dans cette école avait enseigné un ancien séminariste du pays, Olivier Yven, et ensuite le sieur Hervé Abelain. Celui-ci y avait introduit l’enseignement mutuel de caractère laïc et anticlérical, qui avait suscité la réaction de la population et des familles influentes, les De Kéruzoret et les Boscals de Réals. En faveur de l’enseignement mutuel il y avait le conseil d’arrondissement de Morlaix, qui prenait parti pour l’école laïque. Avec patience et détermination le P. de la Menais avait réussi à introduire les écoles des Frères dans ce département “*dur comme ces vieilles pierres*”.

Au milieu de ces tensions institutionnelles, le sieur Abelain était décédé. Le Conseil municipal de Plouvorn était appelé à nommer un nouvel instituteur public qui pouvait le remplacer. Le Conseil se prononce pour un maître en accord avec la foi de la population :

“Nous voulons faire élever chrétiennement nos petits enfants qui demandent le pain de l’instruction - et ne trouvent que des mains presque empoisonnées pour le leur rompre - en nommant comme instituteur communal un Frère de l’Instruction Chrétienne.”



Château de Kéruzoret

5- UN MAITRE ET UN PÈRE POUR 114 ÉLÈVES

F. Zoël arrive à Plouvorn en 1842 pour commencer l'année scolaire. Il a 23 ans, il porte avec lui le Brevet de Capacité, les Certificats de moralité, les deux années d'expériences à Dol et Dinan, la préparation spirituelle du noviciat et l'enthousiasme de cette nouvelle aventure parmi les enfants. D'autres Frères étaient partis pour les Antilles ou l'Afrique pour évangéliser les noirs et les esclaves, d'autres donnaient l'instruction dans des écoles classiques ou professionnelles, dans les grandes villes ou les villages de la campagne bretonne. Lui, F. Zoël, dans ce petit bourg, devenait un père pour rompre le pain de l'instruction à ses plus de 100 élèves et pas seulement à eux.

Selon l'ancienne Règle des Frères placés seuls, il logeait au presbytère, en faisant famille avec le recteur, l'abbé François Caer, et ses vicaires. Mais sa vraie maison et sa famille étaient l'école. D'abord, il commence à la rendre habitable. Il se fait aider par la population et par les familles plus aisées, il proteste vivement près du Conseil Communal, il a l'art de demander et de se faire aider.



Plouvorn aujourd'hui

Le plancher en terre battue est couvert par un parquet en bois ; le toit, les fenêtres, les portes sont réparés : plus de courants d'air ; il aménage les bancs, les tables, les tableaux de l'alphabet et de l'arithmétique ; il met en honneur les images religieuses ; il sépare la classe (14mx5m) de la partie réservée au matériel de la paroisse ; il fait réserver une place à l'extérieur pour les récréations des élèves ; il ne laisse pas en paix le Conseil municipal jusqu'à ce qu'il fasse bâtir les latrines.

Il conduit sa classe comme un capitaine des enfants : *“Fondateur dans cette commune d'une école composée de 114 élèves, il avait su avec son*

seul talent, organiser cette classe nombreuse que le zèle de deux Frères servirait à peine pour diriger. Aussi en avait-il fait une des écoles les plus florissantes du Finistère. Dix de ses élèves sont aujourd'hui au Collège de St-Pol de Léon..."

Mais derrière les résultats, on trouve un intense travail *"pour contrôler chaque jour plus de 100 cahiers, pour préparer la classe à plusieurs divisions : quels nerfs, quelles cordes vocales !"*



Un Frère avec ses élèves à Plouvorn

Le F. Zoël ne se contente pas de bien mener son école. Comme dans une famille on est toujours père, il donne volontiers ses moments "libres" (il n'en a pas : tout son temps appartient aux enfants) pour leur procurer une éducation plus complète. Les jours de congé il leur offre un petit

"Tour dans la campagne". Les gens du bourg admiraient ce spectacle : *"Il aimait à s'entourer de ses élèves : puis, parcourant tête nue les campagnes, il allait au milieu de cette petite troupe partout"*. Le moment du jeu ne manquait jamais. Il faisait observer aux enfants les spectacles de la nature : les plantes, les animaux, les paysages. Devant une image religieuse, une chapelle, ils s'arrêtaient pour prier ; arrivés à un point plus tranquille, F. Zoël s'asseyait au milieu d'eux pour un moment de réflexion *et d'échange*. Souvent la sortie terminait par une "bonne action" : soulager une souffrance, visiter un malade, donner un coup de main à une personne âgée... On rentrait en chantant les louanges du Seigneur et de Marie. De toutes ces catéchèses spontanées, les moutards du F. Zoël feront un précieux trésor : elles seront la base de leur formation chrétienne et pour beaucoup la source de leur vocation ecclésiastique.

6- LES "MOUTARDS" DU F. ZOËL ET L'ÉCOLE SOLUTION DE TOUS LES PROBLÈMES

Qui étaient les élèves du F. Zoël ? La plupart, sinon la totalité, venaient de familles très démunies. En septembre 1842 le Conseil municipal estime que qu'il y a lieu d'admettre gratuitement à l'école publique communal 97 garçons de 7 à 12 ans qui sont dans un état complet d'indigence. Ces pauvres enfants viennent en classe couverts de haillons. F. Zoël demande aussitôt secours à la bienfaitrice du pays, Mme de Kéruzoret. Il fait la description de leur minable habillement, comme un père qui ne peut supporter la misère de ses fils :



"Mme, j'ai l'honneur de vous adresser une liste de quelques bons enfants :

- *Jean-Pierre Bernard : il n'a ni habit, ni pantalon, ni chemise qui vaillent*
- *Jean-François Péron : une veste et un pantalon*
- *Jean-Marie Quéré : pauvre comme Job. Une veste, un pantalon*
- *Le Gall Quervellec : une veste, un pantalon, plus chemise*
- *Moguérou : une veste ou une blouse*
- *Cloarec Cosquin : pauvre enfant ! Tout ou presque nu*
- *Sinou : n'a pas de hardes pour aller à la messe*
- *Mocaer, Pescarchardou : une veste, un pantalon*
- *Letty, Quillequien : une veste*
- *Cornily : une veste*
- *Crenn, Bourg : gilet, veste, pantalon, etc.*

Voilà pour l'extérieur ; voyons maintenant pour l'intérieur :

Jean François Péron, Jean-Marie Le Gall, Moguérou, Cloarec, Letty : voilà les plus pressés pour le moment. Et moi j'ai l'honneur de vous saluer pour le moment. Frère Zoël."

Tout cela c'était un premier secours pour l'habillement et même pour la nourriture, comme nous verrons de suite. Mais notre Frère avait un projet qui visait beaucoup plus loin. Quelques années après l'arrivée du F. Zoël à Plouvorn, M. de Kerdrel pouvait donner un tableau complètement renversé de sa classe : *"Celui qui avait visité sa petite école chrétienne, avait admiré la bonne tenue de ses enfants et leur air de santé. Il y voyait la solution de ce problème : instruire, moraliser, habiller et nourrir les élèves pauvres."* Et après le décès de notre Frère, il pouvait confirmer : *"Grâce à lui nous pouvions instruire, habiller, nourrir les enfants pauvres, sans avoir recours à personne, acheter des récompenses pour les enfants, entretenir quelques élèves pour la vocation ecclésiastique. Cette modeste institution avait le mérite de se suffire à elle-même et elle aurait pu se développer encore."*



**Plouvorn Entrée du Bourg
École Saint Joseph Garçons**

La petite école chrétienne gardait en elle un projet intégral, selon l'inspiration du Fondateur : éduquer la foi et l'intelligence, la culture et la religion, le corps et l'âme, le développement physique et moral. Un projet qui impliquait toute la population, familles et autorités, pour le bien

intégral des enfants. Tout cela ne se basait pas sur des raisonnements théoriques, mais sur des mesures très pratiques, même dans le plan matériel et financier. L'adjoint municipal de l'instruction assurait : *"Nous donnons tous les ans la somme de 300 F. pour l'Institut des Frères. Nous payons chez le Recteur la pension de 400 F. pour la nourriture et le logement du Frère. Notre dépense se monte à 700 F. L'école compte de 120 à 130 élèves, dont*

80 payants au moins. A 1 F. par mois cela fait pour l'année scolaire 800 F., plus les 300 assurés par le budget de la Commune à l'instruction. Le revenu total de l'école se monte à 1100 F., la dépense à 700, reste donc 400 F. Cet excédent sert à faire des soupes, acheter du pain, des livres et du papier aux enfants malaisés ou pauvres de l'école. Le Frère est lui-même juge de ces situations et le distributeur de ces aumônes. Il en rend compte à l'administration et, lorsqu'il y a des économies, il les dépose entre les mains du Conseil pour les besoins de l'école."

Tout cela était en pleine ligne avec la pensée du Père de la Mennais : "Les pauvres sont sacrés pour nous". Et envers l'administration spécifique de Plouvorn, il ajoutait : "J'ai fait cet accord avec la commune de Plouvorn uniquement en faveur des élèves indigents et ce n'est qu'à ceux-ci et au bien de la classe que doit être appliqué le surplus des rétributions, s'il y en a."

7- LA BOULANGERIE DE CHARITÉ

Il y avait 5 années que le F. Zoël conduisait son école à la pleine satisfaction des parents et dans la joie de ses moutards. Mais dans cette région



déjà pauvre, vint s'abattre une disette générale vers la fin de la première moitié du XIX^e siècle, qui tourna à la catastrophe au cours des années 1846-47. "La production agricole en 1846 avait été mauvaise ; celle de 1847 s'annonce catastrophique. Aux rigueurs exceptionnelles de l'hiver, sont venues s'ajouter les maladies infectieuses décimant le bétail. Les primeurs dépérissent sur la terre gelée... Le mildiou dévaste les champs de pommes de terre...". La faim et le désespoir alimentaire

alimentent la révolte de la population. Il y a des émeutes un peu partout : pillage de charrettes et de bateaux pleins de céréales, assauts des magasins, combats contre les gendarmes qui protègent

les marchands. Et il y en a qui en profitent. *“Des spéculateurs achètent à prix dérisoire les maigres stocks de victuailles agricoles encore disponibles pour les revendre à des prix prohibitifs. Beaucoup d’enfants sont réduits à l’état de squelettes.”* De cette terrible disette on trouve un écho même dans les lettres du P. de la Mennais. *“Oh la désastreuse année. Le blé est d’un prix effrayant ; la misère est affreuse ! Que de pauvres gens souffrent et sont exposés à mourir de faim !”*



A Plouvorn c’est la même misère et l’on compte 800 mendiants. La municipalité essaie d’ouvrir des “ateliers de charité” pour les chômeurs, d’imposer des impôts extraordinaires, de supplier le secours du ministère de l’Intérieur... Mais c’est une goutte dans un océan de misère. Devant cette effrayante situation, le F. Zoël s’émeut, mais surtout il pense à agir. Il ne peut pas supporter de voir les gens mourir litté-



Boulangerie antique

ralement de faim, ses enfants réduits à des squelettes : il faut trouver les moyens pour nourrir ces affamés. Mais il ne réagit pas d’une façon émotionnelle : il sait comment organiser une petite entreprise, comme il l’a appris en tant que Compagnon du Tour de France. Il va réaliser une bou-

langerie sociale, avec des critères qui la rendront faisable : juste, économique, durable. Il la conduirait comme un petit entrepreneur. Il expose ses plans à Mme de Kéruzoret, qui pouvait donner les premiers secours. Il lui écrit une longue lettre, avec l’appui de chiffres, de noms, de moyens concrets, de prix...

Analysons les parties :

- LES PRIX ACCESSIBLES A TOUS :



“On diviserait les pauvres en deux classes : ceux qui n’ont rien et ceux qui ne sont pas à l’extrême misère. Le blé étant 19 F. le 100 livres [1 lv= 0,453Kg], on donnerait aux premiers du pain à 15 centimes la livre, aux autres à 20... Supposant qu’on vende 2000 lb à 20 c., ce serait 80 F. de gain par semaine que l’on peut perdre sur les pains des pauvres munis de Bons. En vendant 3000 lb, [pour les plus pauvres] qui donnent 3750 lb de pain, lesquels vendus à 15 c. donnent 562,50 de gain, voilà d’emblée le pain à 15 c. pour les plus pauvres et à 20 pour les autres.

- LE TRAVAIL POUR FAIRE DU PAIN

“L’embarras est de fournir tant que cela de pain pour les 5000 lb de farine : c’est énorme. On prendrait deux femmes, honnêtes, laborieuses, industrielles, sachant boulangier. On les paiera à 15 ou 20 sous par jour : c’est compris dans les frais de boulangerie. Il faudrait une maison au bourg, dans lesquelles on mettrait deux grandes maies à pate, une marmite, du bois pour faire chauffer l’eau, etc. La maison où est God Cam irait à merveille, ou la maison du four de Gallo. Ces femmes boulangeraient chacune 400 lb par jour, la servante de M : Loer 300, celle de Guillou 400, Caer 400 et Fenta 500. Ce serait 1600 par semaine, plus 4800 : plus que le compte.



Four à pain

- LA VENTE ET LE TRANSPORT

“Autre embarras, un écueil terrible, est pour vendre le pain. Voici comment faire : le pain des pauvres à 15 c. serait divisé en pains de différents poids. Les deux femmes vendraient ce pain et, comme il faut remplir

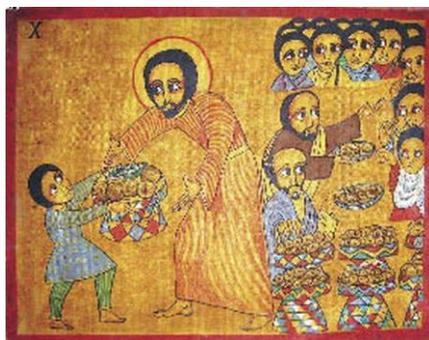
des Bons, je donnerai un de mes élèves pour les aider aux jours fixés pour la vente. Le pain à 20 c. se vendrait chez Guillou qui s’y est toujours prêté avec le plus grand plaisir, après chez les Demoiselles Naissoit et Mme Loer. Guillou prêterait sa petite charrette et les deux femmes et mes moutards, qui ne demandent pas mieux, serviraient de chevaux pour transporter les pains.

- LA DISTRIBUTION DES BONS

“Il faudrait distribuer des Bons aux pauvres et il y aurait à craindre que, malgré cette précaution, les pauvres, qui sont parfois si drôles, ne s’avisassent d’acheter le pain pour d’autres (pour y faire la resquille). J’y ai pensé et les Bons obvient à cet inconvénient. Ils seront valables à temps déterminé, 15 jours, je suppose. Voici le modèle :

“DATE... DU ...	AU...BON POUR DU PAIN
NOM ET DEMEURE...	NOMBRE DES PERSONNES
PAIN A LIVRER pendant le 25 j...	PAIN LIVRE, LB VENDUES

CONCLUSION : *“Voilà, madame, la chose telle que je l’entends. Ayez la bonté d’y songer et d’en prendre ce que vous trouverez convenable. J’aurai encore des choses à dire, mais le temps me presse, car je suis comme les chevaux de Simon le cocher, je vais toujours, toujours. Agréez... Fr. Zoël, 21 juin 1846, 7 heures du soir.”*



Miséricorde pour les pauvres

On retrouve dans cette lettre le portrait du F. Zoël : la capacité d’organiser une entreprise selon l’esprit des Compagnons du Tour de France, qui l’avait passionné dans sa jeunesse ; les

sentiments de miséricorde envers les pauvres ; la tendresse paternelle pour ses “moutards” ; l’offrande de soi-même sans limites qui le rend semblable à Jésus dans le don du pain de vie.

8- SE CONSOMMER POUR LES AUTRES

Pendant une année au moins, F. Zoël ajoute au travail dans son école la responsabilité de la boulangerie. Il court toujours, il ne connaît pas de repos. Mais la misère et la faim sont toujours là et il faut y répondre.



Presque une année après les commencements de la boulangerie de charité, il fait un bilan provisoire de son “commerce”, dans une lettre à M. de Kerdrel, le beau-fils de Mme De Kéruzoret. “28 mars 1847. Monsieur, mon commerce ne va pas mal tout-à-fait ; je crois que nous avons

réussi à faire quelque chose de bien. Dieu en soit loué. Mais, qu’est-ce-que moi tout seul. Combien de temps durera-t-il ? La hausse des prix est effrayante. Il ne restera qu’à creuser des fosses, puisque pour amasser une poignée du plus vil métal, qui comme un fer ronge les os, ces braves gens laissent périr sous leurs yeux, une foule de pauvres qui sont leurs frères et dont le sang crie vengeance contre eux. Si donc, nous avons pu faire quelque bien, Dieu en soit loué et béni à jamais ! Qu’il daigne combler de bénédictions toutes les personnes charitables qui se sont attachées à moi et qui le feront encore.”

F. Zoël continue en donnant les chiffres de sa boulangerie de charité : en trois semaines il a fait boulangier 4000 Kg de pain environ, avec une petite perte provisoire de 70 F. : “*mais il s’agit de la vie des hommes, nos frères*”. Il est déterminé à



continuer, surtout à se battre pour empêcher la hausse des prix, à vendre aux pauvres comme auparavant. Enfin il demande à M. de Kerdrel un emprunt pour acheter à un prix très raisonnable 2000 lv de blé de pure qualité auprès d'un ami.



C'est une lettre très pratique et en même temps pleine de passion, où résonnent les cris des anciens prophètes et les accents de tendresse pour ses pauvres. Il est rempli de gratitude pour les personnes qui l'ont aidé. Toute une communauté a été

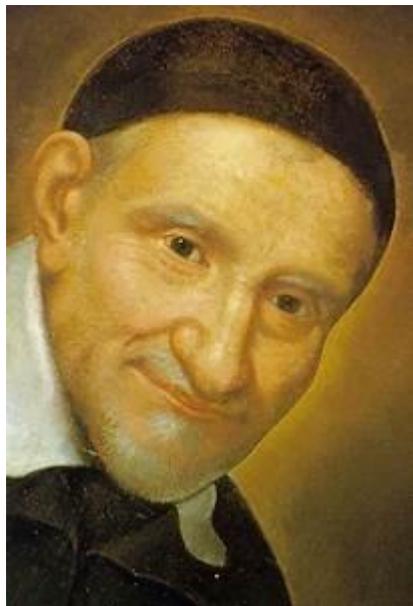
transformée par la charité du pain acheté, travaillé, distribué : une communauté eucharistique. F. Zoël a été la lumière et l'espérance dans cette année de ténèbres. Voilà des témoignages : *“On se rappelait qu'en 1847, cette horrible année de la disette, dont le souvenir seul fait frémir, il organisa une boulangerie au rabais, sur un plan d'exécution simple et habile, il fut assez heureux par cette concurrence, pour faire cesser la vente du pain à un taux si élevé que le pays en était affamé”.*

“Il créa en quelques jours une boulangerie qui fournissait le pain à des familles entières, alors qu'elles n'avaient pas un morceau de pain noir pour apaiser leur faim.” “Il quête du blé, il fustige les spéculateurs, il fait du pain qu'il distribue à 800 pauvres, qui le paieront qui 3 qui 4 sous, certains par un simple <Dieu vous paiera>.” “Lui, passant ses nuits à aider le boulanger, essaie d'équilibrer un budget que seule la Providence assure. Malgré tous les obstacles la boulangerie sociale fonctionne et, aidé par des personnes bénévoles, ainsi que de quelques grands élèves, le F. Zoël assure le pain quotidien, le minimum vital des temps de misère...



Soupçonnait-on tout l'héroïsme caché derrière ce splendide dévouement ?

Après des journées harassantes dans une classe surchargée, que de nuits blanches à aider le boulanger !” Un ancien élève écrit dans ses souvenirs : “J’entrais en classe souvent avec le ventre vide. Il n’était pas possible de suivre la leçon. Et le F. Zoël de remuer ciel et terre pour nous donner à manger, de lancer une boulangerie pour les pauvres que nous étions. Je ne sais toujours pas comment il a fait. Pour cela il ressemblait à l’abbé de la Menais.”



Notre petit Frère s’inscrit dans le mouvement du catholicisme social du XIX^e siècle. Partout l’Eglise, par l’intermédiaire des Congrégations, des Associations... se penche sur les pauvres, les malades, les opprimés. Prêtres et laïcs créent des mouvements de solidarité qui se penchent sur le monde des écoles, des usines, des campagnes, des familles. En France, Ozanam lance les conférences de St- Vincent de Paul. Les sociétés de mutuel secours surgissent nombreuses. De Paris le peintre célèbre Jean-Louis Hamon, frère du F. Zoël, l’exhorte à adhérer aux mouvements socialisants et humanitaires. Mais celui-ci n’a pas besoin d’idéologies : la solidarité il la vit dans les œuvres, jusqu’au don de sa vie.

9- OFFRANDE DE LA VIE SANS LIMITES

Après la période des années terribles de la disette 1846-1847, F. Zoël reprend son rythme habituel : une classe toujours plus nombreuse, une solidarité toujours plus étroite avec la population. Il essaie de retrouver un peu de ses forces. Il est soulagé par la joie au milieu de ses moutards, l’amitié avec le clergé, le contact avec ses confrères plus proches, la retraite de Ploërmel, le soutien du Fondateur. Il aide pour établir des écoles des Frères

Un nouveau fléau vint s'abattre sur la région, à peine relevée des horribles années de la disette.



Fièvre typhoïde

“Jadis les épidémies étaient fréquentes dans toutes les régions et faibles les moyens pour les combattre : l’absence de connaissances médicales, le manque d’hygiène, l’insalubrité des habitations, la promiscuité... favorisent la propagation des maladies contagieuses.” En Bretagne les épidémies se propageaient aussi par les ports et dans les villes sardinières. Elles éclataient à échéance presque régulière : choléra,

typhus, fièvre typhoïde, qui souvent se superposaient les uns aux autres ; avec comme symptômes : fortes fièvres, maux de tête, fatigue extrême, troubles digestifs manifestés par le vomissement et la diarrhée, déshydratation intense et souvent la mort, comme issue finale. Dans chaque bourg on compte des dizaines et même de centaines de victimes. Dans l’année 1851, au cours de l’hiver, Plouvorn aussi est atteint par une épidémie de fièvre typhoïde. Une peur panique s’empare de tous les habitants : ceux qui peuvent s’en vont le plus loin possible. Les typhiques gisent dans leurs chaumières sur un peu de paille, sans linges, sans remèdes, sans un parent ou un ami pour les soigner. Pas de sœurs infirmières, pas de médecins à proximité. La Municipalité fait ce qu’elle peut : presque rien.



10- UN FRERE INFIRMIER QUI DONNE SA VIE

Au milieu de cette catastrophe, F. Zoël se sent appelé à ne pas abandonner son peuple. Il lit la peur dans les yeux de ses enfants. Quelques-uns ne sont pas rentrés en classe, d'autres ont perdu leurs parents. Silencieusement ils le supplient de les aider. Il est le frère vers lequel tous regardent avec confiance. Il comprend que Dieu lui demande de prêter ses mains, son cœur, ses forces, même si sa santé est plus fragile. Il va risquer sa vie, mais c'est le commandement évangélique de Jésus qu'il a décidé de suivre jusqu'au bout. Il commence, et il en est conscient, une nouvelle phase (la dernière ?) de son existence.



“Dès 3 ou 4 heures du matin, le F. Zoël allume sa chandelle dans sa chambre au presbytère. Il range dans un sac des denrées alimentaires et des médicaments, fruit de ses quêtes. Bien avant le lever du jour - il devra

reprendre sa classe à 7.50 h - il court par les sentiers humides de rosée. Il entre dans les taudis ; il y panse des plaies répugnantes, effectue des besognes qu'il vaut mieux ne pas détailler, il nettoie les paillasses, il aide à manger ou boire... Il ne quitte les malades qu'après leur avoir laissé un secours pour le corps et un réconfort pour l'âme.”

F. Zoël a continué cette besogne pendant deux ou trois mois. Il ne s'est pas épargné. Il devient pour les malades plus qu'une mère. Il sait qu'il risque la mort : le contact si étroit l'expose fatalement à la contagion. Mais il regarde seulement le salut de ses “fils” et “frères”. La contagion est inévitable : “A son tour le F. Zoël est contraint de s'aliter”. Et aussitôt après, l'issue finale : “La mort vient d'enlever le bon Frère Zoël en moins de 8 jours”. Normalement la maladie se développe en 3 ou 4 semaines. Cela veut dire que le F. Zoël, même déjà contaminé, a poursuivi pendant



quelques semaines encore son œuvre de secours, jusqu'à la limite de ses forces.

Il est resté au lit pendant la semaine que dans l'ancienne tradition liturgique on nommait "Semaine de la Passion", qu'il a partagée avec son maître Jésus. Le Dimanche des Rameaux 1851, le 13 avril, F. Zoël, âgé de 31 ans et 7 mois, est rentré dans la Jérusalem du Ciel, avec son Roi de paix et d'amour et avec ses enfants qui acclamaient Jésus mais aussi leur Maître et Frère. Lundi saint, 14 avril, toute la population suivait avec une tristesse silencieuse le cercueil de leur instituteur. Tous témoignaient la grande douleur de sa perte, mais aussi leur immense reconnaissance : *"Pour lui pas une souffrance qu'il ne s'empressât d'alléger, pas un malheur qu'il ne pût secourir, pas une affliction qu'il ne fût heureux de plaindre et de consoler... Rentrez dans une de ces chaumières de Plouvorn et prononcez le nom du Frère Zoël : vous y trouverez des regrets vivement sentis, vous y verrez couler encore des larmes de reconnaissance."*



Tombe actuelle du Fr. Zoël

Après son décès la renommée de son héroïsme est allée toujours en grandissant. *“Cet homme a laissé, dans sa courte existence, le souvenir de tant de bienfaits”* (De Kerdrel).

“La commune entière suivait en pleurant son cercueil. Cet homme de tant de mérites est mort martyr de son dévouement” (Journal “La Bretagne”).

“La misère est bien grande en Bretagne. F. Zoël ne s’est pas ménagé pour la soulager et son zèle a été récompensé par le saint martyr de la charité” (Mlle de la Fruglaye).

Jean-Marie de la Mennais : *“J’ai perdu à Plouvorn un enfant qui m’était particulièrement cher ; j’aurai soin que son successeur soit digne de lui. Ce mot dit tout”*.

Son frère peintre, Jean-Louis Hamon, conservait avec vénération son souvenir : il le représentait à ses amis de Rome comme *“un saint ; des miracles - disait-il - se sont faits sur son tombeau.”*

Aujourd’hui encore, à presque deux siècles de son héroïque existence, son souvenir est vivant. Dans sa commune, on commémore les dates importantes de sa rayonnante présence ; on vénère son tombeau et quand un enfant tarde à marcher, on a vu de nombreuses mères le tenir sur la dalle qui recouvre ses reliques : pour bien marcher, mais aussi pour suivre ses pas. Sa mémoire est vivante dans la Congrégation des Frères de la Mennais qui la propagent dans le monde.

Notre petit F. Zoël a été un Frère qui en représente tant d’autres. Tous ont offert leur jeune existence pour le Royaume de Dieu et le service des



Ancienne dalle où les mamans faisaient marcher leurs petits enfants

petits, dans l'obscurité et l'humilité, mais avec un amour héroïque. Lui, petit Frère, ami des enfants, boulanger paternel, martyr de la charité chrétienne, sera-t-il un jour proclamé "saint" ?

Jean-Marie de la Mennais est né à Saint-Malo, France, le 8 septembre 1780. Devenu prêtre, sensible à la situation des enfants et des jeunes au lendemain de la Révolution, il fonde, pour le service de l'éducation, la congrégation des Filles de la Providence en 1818, et, avec Gabriel Deshayes, celle des Frères de l'instruction chrétienne en 1819. Il décède à Ploërmel le 26 décembre 1860. Il est déclaré Vénérable en 1966. La Famille Mennaisienne est en attente de sa béatification. Les Frères de l'instruction chrétienne et la Famille Mennaisienne animent avec 8 000 collaborateurs, 200 écoles et centres éducatifs, au service de 100 000 enfants et jeunes dans 26 pays sur les cinq continents.

Prière pour la béatification de Jean-Marie de la Mennais

Dieu notre Père,
Tu as donné à Jean-Marie de la Mennais
un cœur généreux et un zèle passionné
pour faire connaître et aimer Jésus-Christ,
spécialement aux enfants et aux jeunes.

Puisque nous le vénérons
comme fondateur de deux congrégations
vouées à l'éducation chrétienne,
fais qu'il soit bientôt déclaré bienheureux.

Aide-nous à suivre son exemple
au service de la vérité
et accorde-nous, par son intercession,
ce qu'en ce moment nous te demandons...

Par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.

www.lamennais.org

